

BIOGRAPHIE DE MARIE-THÉRÈSE ORAIN

« Ils n'ont pas volé aussi haut qu'ils l'auraient voulu, mais ils ont volé à l'air libre », se plaisait à dire Henri Gougaud en faisant le bilan des années cabarets. Mais, quand on s'appelle Marie-Thérèse Orain, voler à l'air libre signifie passer de la comédie à la chanson, du lyrique à la variété avec toujours le même enthousiasme, la même gourmandise et sans jamais sacrifier à la mode, c'est le résultat d'une fabuleuse joie de vivre et de goûts très éclectiques.

Montée à Paris après ses classes au conservatoire de Nice et avoir remporté le concours "Voulez-vous faire du cinéma" à Monte Carlo, elle se retrouve dans une chambre de bonne en demi-sous-sol, seule... mais tellement pleine d'espoir ! Après l'échec d'une première tentative au conservatoire de Paris, et la déception qui s'ensuivit, elle décide d'aller chez René Simon. "À vingt ans, on est tellement gamin qu'on ne réalise pas qu'on est en face d'un grand maître. On écoute les grandes lignes, oui, mais sans vraiment approfondir. Il n'empêche que, bien des années après, de nombreux détails vous reviennent en mémoire pour vous rappeler qu'il vous a beaucoup appris".

Le passage au Cours Simon, les liens qu'elle y noue, renforcés de sa persévérance, confortent ses envies et entrouvrent peu à peu les portes du théâtre sur des petits rôles dans lesquels Marie-Thérèse excelle. Sa joie de vivre et son entrain font merveille, aussi bien auprès du public que de ses collègues de scène. Et il en sera toujours ainsi. Elle est une battante, et une battante n'abdique jamais, quels que soient les coups du sort. On avance, on avance, on avance...

Il y avait trois ans que je travaillais avec Roger Pierre et Jean-Marc Thibault. Une productrice me propose un rôle dans Oscar auprès de Louis de Funès et de Maria Pacôme. J'accepte immédiatement et me voilà partie pour quatre mois de tournée, suivis de deux ans au Théâtre de la Porte-Saint-Martin. Ensuite, cette même productrice monte une comédie musicale dans laquelle elle me confie trois rôles secondaires à interpréter auprès de Patachou, rôle principal, de Fernand et de Jackie Sardou. Je me retrouve dans L'Impasse de la fidélité, comédie d'Alexandre Breffort, auteur d'Irma la douce. Cette comédie musicale me confirme dans des emplois de petites bonnes délurées et marque mes débuts dans ceux de femmes de mauvaise vie.

Mais le destin va décider de son retour à la chanson.

Au cours des répétitions d'été de *L'Impasse de la fidélité*, le metteur en scène Jean-Pierre Grenier demande à Marie-Thérèse de doubler Patachou (ce qui n'était pas prévu), cette dernière s'absentant régulièrement pour des galas dans différentes stations balnéaires. Il s'agit donc pour la comédienne de prendre la place de la tête d'affiche dans les scènes d'ensemble avec ballet. Puis, un jour, il lui demande aussi de fredonner les chansons de Patachou. Marie-Thérèse s'exécute et les apprend. Lors d'un retour inopiné de Patachou, cette dernière écoute sa remplaçante du fond de la salle et, très étonnée par sa prestation, lui conseille de chercher trois ou quatre chansons et de venir les lui interpréter chez elle pour savoir s'il n'y aurait pas aussi une possibilité dans cette voie.

Marie-Thérèse se présente au domicile de Patachou. Le déjeuner terminé, elle l'écoute en tête-à-tête, son mari ayant été invité à les laisser seules.

« Oui, il te faut continuer, conclut-elle. Je vois très bien le répertoire qui peut te convenir : le mien... et je vais t'aider. »

C'est ainsi que la vie d'artiste de variétés de Marie-Thérèse va commencer.

Patachou a été formidable, non seulement elle m'a mis le pied à l'étrier, mais c'est elle qui m'a fait engager dans L'École des vedettes, en me donnant Guy Béart comme parrain.

Et voilà le temps des premiers cabarets. Un jour, alors qu'elle fréquente le cours de chant de Christiane Néré, « une chanteuse style Piaf et un professeur formidable » chez qui elle va rester deux ans, tout en jouant *Oscar* avec Louis de Funès, un directeur artistique de *Pathé Marconi* vient la voir suite à une audition publique. Il lui promet de parler d'elle à Madame Lebrun, la patronne de *L'Échelle de Jacob*... Peu de temps après, il la rappelle pour s'excuser de lui avoir fait une offre de Gascon car le programme est complet... Pourtant, dix jours plus tard, il la contacte à nouveau en lui demandant de se présenter le soir même à minuit au cabaret, Madame Lebrun ayant eu une défection et proposant de la faire passer dans le programme en guise d'audition.

Quand je suis arrivée à L'Échelle de Jacob, j'étais terrorisée à l'idée de chanter seule pour la première fois, devant un public réduit ce soir-là à un couple de personnes très amoureuses que le spectacle ne semblait pas intéresser beaucoup ! Madame Lebrun, prenant pitié de moi, a installé le serveur, la fille du vestiaire et le personnel au premier rang, histoire de me soutenir un peu... Et ce que j'ai chanté lui a plu, même si mon répertoire n'avait rien d'intellectuel, contrairement à la réputation de ceux de la rive gauche, si bien qu'elle m'a gardée sept mois. C'est à cette époque-là que j'ai rencontré Jacques Debronckart, merveilleux pianiste. Un vrai coup de foudre artistique qui va déboucher sur des chansons spécialement écrites pour moi, notamment « La Chanteuse ». Jacques traduisait exactement ce qu'on avait dans la tête : à partir d'une idée suggérée, il faisait du sur-mesure. C'était un visionnaire. Tous les problèmes de société d'aujourd'hui, il les a chantés dans les années 1965-70...

Pour s'en sortir pécuniairement – les cachets étant particulièrement maigres – tous les artistes sont obligés de chanter trois ou quatre chansons chaque soir dans plusieurs cabarets, parfois jusqu'à quatre. Marie-Thérèse découvre à cette occasion que sur la rive gauche les artistes s'entraident beaucoup. Cette solidarité fait qu'elle trouve très vite du travail, à *L'École buissonnière*, au *Port du Salut*, à *La Grignotière*, à *La Méthode*, à *La Rôtisserie de l'Abbaye*, au *Caveau de la bolée*... ce qui ne l'empêche pas de faire aussi des incursions sur la rive droite à *L'Orée du bois*, *La Villa d'Este*, *La Tête de l'art*, *Les Frondeurs*...

Je chantais seulement depuis trois ou quatre mois, quand j'ai eu la chance d'être programmée à Bobino. À l'époque, ce qui serait impensable pour un jeune d'aujourd'hui, on passait une audition avec le pianiste de fonction, généralement un très bon musicien. Si on plaisait, on était immédiatement engagé dans les programmes à venir. C'est ainsi que j'ai été retenue pour faire les trois semaines de décembre 1962, incluant les fêtes de fin d'année avec Anne Sylvestre et Les Trois Ménestrels...

C'est également à ce moment qu'il m'est arrivé une aventure qui a beaucoup compté pour moi et qui m'a donné le courage de poursuivre envers et contre tout une carrière qui n'a pas toujours été facile. Un soir à Bobino, un monsieur est venu me voir dans les coulisses à l'entracte pour me dire : « C'est ma femme qui

m'envoie car elle est très timide. Elle m'a dit : "Elle ira loin, la p'tite" et elle vous fait dire "de continuer quoi qu'il arrive car le chemin ne sera pas pavé de roses." Je ne suis qu'un pauvre garçon de café mais ma femme, elle, elle a l'œil. Faites-en ce que vous voudrez... »

Des années plus tard, la p'tite n'a jamais oublié ces mots réconfortants et c'est son amie Anne Sylvestre à qui elle a raconté cette anecdote qui lui écrit « Va lui dire à la p'tite » en 2014 pour son nouveau récital.

Quand elle chante à *L'Écluse* ou à *La Galerie 55* au cours des années 1965-66, elle oriente son répertoire vers une tonalité plus grave. Comédienne avant tout, elle choisit des textes qui lui tiennent à cœur. La presse la salue alors comme une des valeurs montantes de la chanson, la comparant tantôt à Marie Dubas, tantôt à Odette Laure. Gilles Schlessier, dans son livre *Le CaBareT "rive gauche"* (l'Archipel 2006), dit de Marie-Thérèse Orain qu'elle est « *une grande interprète dont la carrière perdure quarante ans après ses débuts* ».

À l'automne 1962, à *L'Échelle de Jacob*, Marie-Thérèse voit Gribouille se produire pour la première fois. "Je la sentais mal à l'aise, complètement perturbée, voguant constamment entre exubérance et dépression. " Je l'ai prise sous mon aile et l'ai rassurée du mieux que j'ai pu. Puis nos routes se sont séparées pour se croiser à nouveau en 1966... Mais son mal de vivre, profondément ancré en elle depuis l'enfance, n'avait fait que s'accroître malgré sa carrière en devenir, ponctuée déjà de quelques grands succès comme *Mathias*, *Grenoble* ou *Elle t'attend*, qui auraient pu la mettre en confiance. Même notre amitié, profonde et pourtant souvent joyeuse, n'est pas parvenue à venir à bout de ses angoisses. Gribouille finira par trouver la paix à l'âge de 26 ans après une overdose de barbituriques et seulement cinq ans de carrière. Nous sommes en janvier 1968 et Marie-Thérèse est très meurtrie par ce départ prématuré.

Mais il faut avancer et il se trouve que Marie-Thérèse, qui avait déjà œuvré dans la création de spectacles autour de la chanson, participe, dès février 1968, à l'élaboration d'un projet consacré à Boris Vian. L'initiatrice en est Ève Griliquez, femme de radio émérite. Le spectacle se joue et s'enregistre au *Centre dramatique d'Aix-en-Provence* et *France Culture* le retransmet. À partir de cette émission particulièrement réussie, émerge l'idée d'un spectacle, « En avant la zizique » : tout Vian, ses chansons, mais aussi des extraits de ses chroniques improvisées de jazz pour la radio, le manuel de Saint-Germain-des-Prés... Le directeur de *l'Alliance française*, séduit, propose une salle pour le printemps ! Les événements de mai 1968 empêchent bien évidemment cette programmation. C'est en octobre que le directeur de la *Gaité Montparnasse* les installe dans son théâtre à 18 h 30. Alors que le démarrage est difficile, Robert Kanters, critique de renom à *l'Express*, vient voir le spectacle et fait un article tellement élogieux que ses confrères se précipitent à leur tour et que la salle se remplit du jour au lendemain ! Après quelques modifications pour allonger le spectacle, celui-ci se joue à 20 h 30 à partir de janvier 1969 et reste à l'affiche jusqu'à l'été pour ensuite partir en tournée. Très belle réussite qu'applaudira Ursula Vian qui, enthousiaste, assure : « *C'est la première fois que je retrouve Boris.* »

Alors que Marie-Thérèse Orain commence à avoir un début de notoriété, le show-biz s'entiche d'une nouvelle génération de chanteurs, les yé-yés qui déferlent sur les

ondes et mettent à mal tous les chanteurs catalogués « rive gauche » dont elle fait partie. Ceux qui ne composent pas, ne grattent pas une guitare électrique et ne jouent d'aucun instrument sont balayés comme fétus de paille. Ne résistent alors que ceux qui ont déjà atteint la célébrité et encore pâtissent-ils eux aussi de cette déferlante.

C'est l'époque où j'ai beaucoup pleuré. Pour me calmer, j'arpentais les rues de Paris. Le temps du twist allait-il me réduire au temps du triste et faire de moi une has-been avant l'heure ?

Ce serait mal la connaître. Elle a beaucoup d'amis, Marie-Thérèse, et si elle n'a pas vu assez tôt le changement arriver, elle peut compter sur ceux qui l'apprécient aussi bien pour son professionnalisme que pour sa gentillesse. Parmi eux, Jean-Claude Dauzonne, alors directeur artistique de *Bobino*, fait appel à elle en 1973 pour partager l'affiche avec Georges Brassens que la vague yé-yé n'a pas déstabilisé.

C'est le début d'une grande amitié. Il l'emmène en tournée avec lui et quand il refait *Bobino* en 1976, elle est bien sûr à nouveau de la partie.

Quand, en 1980, elle est engagée au *Lucernaire* pour y donner un récital, tous les copains sont unanimes pour la féliciter.

Georges Brassens : *Vous pensez bien mes chers amis que je ne vous conseillerais pas d'aller applaudir ma copine Marie-Thérèse Orain si le dérangement n'en valait pas la peine !* Claude Nougaro : *Laissez-moi vous dire mon admiration pour un talent qui n'emprunte rien au bluff ni aux modes, ne connaissant que les chemins de l'esprit et du cœur.*

Françoise Mallet-Joris : *Une voix... Un rire... Deux dimensions qui se complètent. Au personnage comique, à la chanson drôle, Marie-Thérèse Orain apportera toujours une note humaine, chaleureuse comme sa voix.*

Un jour un coup de fil lui demandant de prendre contact avec Jean-Albert Cartier, directeur du *Théâtre Musical de Paris* (l'actuel *Théâtre du Châtelet*), va changer sa vie. "Je suis très heureux de vous voir enfin. Je ne vous connais pas, mais ces jours derniers, quatre personnes différentes m'ont parlé de vous !" lui dit Mr Cartier qui lui faisait totalement confiance. Grâce à lui, elle jouera par la suite sur des scènes fabuleuses comme le *Grand Théâtre de Genève*, à l'époque le plus grand plateau d'Europe. "Il m'est arrivé avec la scène lyrique ce qui ne s'est jamais produit dans le théâtre ni dans la chanson. Les directeurs se connaissent et me donnent au fur et à mesure de jolis rôles. S'il s'agit d'accidents heureux, en tout cas, ils arrivent au bon moment..." Ce fut le cas pour *Nono Nanette* au *Grand Théâtre de Nancy*. S'ensuivit *La Veuve joyeuse*, mise en scène par Alfredo Arias, au *Châtelet*, puis au *Grand Théâtre de Genève*, montée par Jérôme Savary.

"J'ai été très heureuse dans le lyrique pendant une vingtaine d'années où j'ai eu la joie de côtoyer d'immenses artistes. Là, plus on monte haut, plus c'est sympa. La discipline est très exigeante vocalement pour tous et je pense que chacun respecte beaucoup le travail de l'autre."

Et puis, c'est de nouveau la chanson qui la titille, et en 1995, sous l'impulsion de Christophe Bonzom avec qui elle vient de jouer *La Comtesse Dracula* en compagnie de Micheline Dax, elle reprend son répertoire de « chansons bastringues » et refait du cabaret au *Loup du Faubourg*, au *Café Ailleurs*, au *Limonaire*... Suivra une rencontre importante : celle de Céline Roulleau, jeune pianiste classique enchantée

par la perspective d'accompagner Marie-Thérèse dans la chanson. Ce sera le début d'une collaboration fructueuse et d'une amitié qui perdurent aujourd'hui.

En 1998, elle rend hommage à son amie Gribouille. Trois comédiens-chanteurs et un pianiste suffisent à monter un spectacle que nous jouons successivement au Loup du Faubourg, au Limonaire, au Théâtre du Renard et au XX^e Théâtre.

Un spectacle poignant pour une étoile filante qui s'est éteinte à 26 ans, et que Françoise Mallet-Joris définissait comme « *le désespoir sous sa forme la plus séduisante, le désespoir qui chante.* »

Des expériences comme celle-ci enrichissent une vie d'artiste et quelques années plus tard, après de nouveaux passages dans quelques cabarets et un festival de voix de femmes à *l'Essaïon* en 2003, Marie-Thérèse Orain récidive et, avec la complicité de Catherine Le Cossec, consacre un spectacle à une grande dame de la chanson française, Barbara, entre 2003 et 2007.

C'est en 2003, au cours de ces récitals à *l'Essaïon* que la route de Marie-Thérèse croise celle de Clémentine Jouffroy, chanteuse et éditrice très impressionnée par le répertoire et l'interprétation de l'artiste. Quand elles deviennent amies quelques années plus tard, Clémentine insiste pour qu'elle enregistre « ces trésors de chansons » que peu de personnes connaissent.

Parallèlement, Yves Jeuland la sollicite en 2011 sur les conseils d'Henri Gougaud pour qu'elle participe à son film sur les cabarets de la rive gauche : « *Il est minuit, Paris s'éveille* ».

Le film, diffusé sur *Arte* fin 2012, rencontre un large public et donne l'occasion à Marie-Thérèse de rebondir une fois de plus.

Au printemps 2012, Clémentine l'invite à venir chanter cinq chansons dans son spectacle au *Théâtre de l'île Saint-Louis* puis à partager la scène de *l'Européen* à l'automne 2013 avec elle et de nombreux artistes amis. Le succès renouvelé de Marie-Thérèse fait entrevoir aux deux amies de belles perspectives et les encourage à se lancer dans l'aventure de la production. Marie-Thérèse met au point un nouveau tour de chant fait de chansons de Jacques Debronckart, de chansons de son répertoire de toujours, de chansons nouvelles dont certaines écrites spécialement pour elle. Clémentine via *Camino Verde*, sa société d'édition, commence à travailler à la réalisation d'un disque, « *Intacte* », qui sera enregistré en public lors de trois représentations au *Forum Léo-Ferré* d'Ivry-sur-Seine.

« *Intacte* », cet adjectif définit parfaitement Marie-Thérèse Orain quand on sait que tout au long de sa carrière elle est toujours restée elle-même, a fait de jolies rencontres et connu de belles amitiés : Bernard Haller, Alex Métayer, Serge Lama, Anne Sylvestre, Nicole Croisille, les Frères ennemis et tant d'autres... Que ce soit en tournée, au théâtre ou au music-hall, Marie Thérèse a profité de chaque instant de sa vie pour s'enrichir d'expériences nouvelles, même s'il n'a pas toujours été facile de s'imposer dans un monde encore très machiste. Son talent, sa drôlerie et sa gentillesse ont eu raison de tous les obstacles

Inscrite dans la ligne artistique « rive gauche », il lui a fallu une volonté à toute épreuve pour résister à la vague des yé-yés. « *Le talent, c'est vouloir* », affirmait Brel, un des artistes qui l'ont le plus impressionnée.

Dans le journal virtuel de sa mémoire, figurent aussi Mouloudji, Cora et Michel

Vaucaire, Colette Renard, les années Sevrans, *La Chance aux chansons*, tant d'autres artistes et tant d'autres émissions...

Ceux qui ont eu la chance de voir Marie-Thérèse Orain récemment vous assureront sans exception que cette artiste lumineuse a la chanson chevillée au corps et qu'elle n'a rien perdu de sa flamme d'adolescente. Comme le dit la chanson de Claude Lemesle et de Patrick Lemaître, elle est « Intacte » !

Magali Déa-Feschotte
d'après une interview de Norbert Gabriel